PAROLES DE CAVAILLONNAIS ENTRE MÉMOIRE ET HISTOIRE : DE LA COLLECTE DE TÉMOIGNAGES ORAUX À LA REMOBILISATION DU LIEN SOCIAL EN MILIEU GÉRIATRIQUE

Le travail que nous présentons ici rend compte d'une expérience interdisciplinaire menée treize mois durant au sein des services de gériatrie du Centre Hospitalier de Cavaillon. Expérience, car l'interrogation de la mémoire par/pour l'histoire, menée dans le cadre d'une institution gériatrique, pose nombre de problèmes d'ordre méthodologique, quasi inexistants ou du moins inopérants dans des cadres de collecte plus classiques. Interdisciplinaire, car s'y sont conjugués deux champs d'interrogation distincts, à travers deux disciplines : l'histoire et la psychologie. L'unité et la cohérence de ce travail tiennent d'une part au cadre dans lequel il fut réalisé : les services gériatriques de l'Hôpital de Cavaillon, et d'autre part, au fait que l'une des deux disciplines concernées, l'histoire, était et demeura étrangère au monde médical, aux pratiques gériatriques et à la question de la mémoire (considérée comme faculté de l'esprit), telle que la psychologie ou la neuropsychologie peuvent l'aborder.

A l'échelle d'une ville moyenne, la conservation des témoignages sur l'histoire de la cité se doit d'intégrer un vaste éventail de sources de nature différente. Les sources écrites conservées par l'administration municipale, trop souvent arides ou lacunaires, doivent prendre appui sur d'autres témoins de la mémoire collective, voire de la mémoire privée. Photographies de famille, archives d'entreprises ou d'associations, correspondance privée, peuvent éclairer – bien au delà de l'histoire d'une ville– les multiples facettes de l'histoire d'une communauté. Dans cette « quête » jamais achevée, le témoignage oral apporte une dimension supplémentaire, qui réside tout entière dans le concept de *mémoire*. Dimension qui intègre à la fois les richesses, les promesses, mais bien évidemment aussi les écueils que ce mot présuppose lorsqu'il s'agit de l'appliquer à la démarche historique.

Menée en milieu gériatrique, la collecte de ces témoignages prend *a fortiori* l'allure d'une gageure. Loin des sentiers balisés, des cadres d'enquête soigneusement élaborés, des entretiens directifs, loin des personnalités marquantes ou des détenteurs d'une mémoire spécialisée, l'enquêteur franchit les portes de l'Hospice – fut-il baptisé/aseptisé *service de gériatrie* – pour interroger une mémoire depuis longtemps délaissée, mais néanmoins toujours vivante. C'est donc dans la perspective d'une interrogation réciproque : la mémoire répondant à l'histoire/les hypothèses de l'histoire permettant d'accéder à une mémoire insoupçonnée, que nous nous

sommes inscrits : qu'allaient-ils nous dire, nos témoins, mais surtout, *comment* allaient-ils nous le dire ?

En amont, il y avait, déjà, la parole de nos aînés, collectée alors en dehors de l'institution hospitalière, et présentée par les archives de la Ville au sein d'une exposition sur les métiers et les pratiques à Cavaillon au début du siècle : *Paroles de Cavaillonnais*. Cette exposition a constitué l'élément de base de notre travail. La Direction de l'Hôpital de Cavaillon souhaita en effet la présenter à son tour dans l'enceinte hospitalière, et notamment, en un lieu emblématique et devant un public – ô combien concerné – : celui des services de gériatrie. Le projet de travail interdisciplinaire mis parallèlement au point par le psychologue attaché aux dits services et l'archiviste de la ville procédait d'intérêts concomitants : d'une part, utiliser les documents de l'exposition comme support au récit et sollicitation de la mémoire des patients, d'autre part, enregistrer un corpus de témoignages venant enrichir le fonds d'archives de la ville.

Cette série d'entretiens réunit quelques-uns des pensionnaires de l'établissement autour de l'archiviste et du psychologue, une matinée (2 heures) par semaine cinq mois durant, puis une fois par mois les huit mois suivants. Ces matinées furent baptisées allègrement *Les vendredis de l'Histoire*.

Interroger la mémoire en milieu gériatrique ?

Peut-on raconter l'histoire ? Autre chose que la conter, qui mènerait au cœur de l'imaginaire. Autre chose aussi que l'écrire et ce faisant, l'interpréter, l'analyser. Question insolite peut-être, mais qui prend tout son sens lorsqu'on envisage le terrain de cette collecte et toutes ses ambiguïtés. Et d'emblée, apparaît une première obligation. Celle de s'interroger sur la relation qu'entretiennent – ici – histoire et mémoire. Dans quelle mesure cette relation va-t-elle en effet bien de soi ? L'histoire intéresse-t-elle la mémoire ? Quelle mémoire, d'ailleurs, allons-nous pouvoir raviver ? Cette mémoire-là permet-elle d'accéder à l'histoire ? En fait, toute mémoire est-elle susceptible de fournir des indications utiles à l'historien, dès lors et parce qu'elle est mémoire ? Il nous paraît d'autant plus important de nous interroger sur cette relation, que la mémoire que nous visons est celle d'individus qui ne disposent comme médiation entre souvenirs et histoire que de ce qu'offre – ou contraint – la parole, le récit. Et, avec celui-ci, une seconde contrainte apparaît : celle de l'écoulement du temps. Tant la parole que le temps passé apportent en effet leur lot de transformations, recompositions, voire déviations. Dans le contexte où nous la situons – les services de gériatrie – (et en conséquence des représentations dominantes du vieillissement ou de la vieillesse, qui véhiculent très largement l'idée de la perte de mémoire comme conséquence du vieillissement plus que des pathologies), notre question : peut-on raconter l'histoire ? d'insolite, ne risque-t-elle pas de prendre des allures bien plus déconcertantes encore ?

Un tel lieu, cependant, peut-il ne se refermer que sur la maladie ? Bien pire, ne se justifier que par les seules catégories : *perte d'autonomie, personnes âgées dépendantes* (catégories qui regroupent toutes les maladies, tant effectives que virtuelles). Dans sa généralisation plus qu'abusive, cette catégorisation : personnes âgées dépendantes, et l'idée d'une continuité entre vieillissement et pathologie qui en est l'implicite, nous paraît porter plus d'obscurité que les moyens d'une véritable

réflexion gérontologique sur les pratiques gériatriques. Car où mieux qu'en ce lieu avons-nous la possibilité de rencontrer la mémoire, puisqu'en ce lieu justement se rencontrent des individus dont la seule caractéristique que nous sommes prêts à leur reconnaître est le fait d'avoir vécu longtemps ; plus longtemps. Garants du temps, ne deviennent-ils pas garants de l'histoire, à travers les événements vécus, passés au crible de leur mémoire ? Ce lieu, creuset de souvenirs bruts, nous a semblé constituer un terrain propice à cette exploration toute entière tournée vers la rencontre de l'histoire, à travers les représentations des événements qui subsistent dans le présent de leur évocation, et l'acte mnésique, dans la mobilisation qu'oblige l'échange et dans la restructuration/reconstruction active de réactions passées ou d'expériences vécues. L'interdisciplinarité, très souvent évoquée en gérontologie, peut-elle prendre ici toute la dimension heuristique qu'on est en droit d'attendre ? Par ailleurs, solliciter ainsi la remémoration, pour constituer un document susceptible d'intéresser l'historien (bien au delà donc, du souvenir pour le souvenir) ne peut-il devenir un moyen de restituer la dimension sociale au fondement de toute individualité –dimension qui, en gériatrie, fait cruellement défaut– et en conséquence, engager à réaffirmer cette individualité qui n'est plus interrogée, par trop fondue qu'elle est dans les catégories de *malade*, ou pire de *personne âgée dépendante* ? Soulignons qu'en ces services de gériatrie, les pensionnaires et/ou patients n'entrent jamais pour quelques jours, quelques semaines, soit le temps du soin avant le retour à la vie sociale. Ils peuvent au contraire y vivre longtemps, de très longues années. Les oublis, les nôtres, ceux du dehors ou du personnel soignant, se succèdent les uns aux autres. N'est pas toujours amnésique celui qu'on croit.

Ces matinées sur l'histoire de Cavaillon pouvaient facilement se charger d'une perspective thérapeutique, en ces temps où les mots *thérapeutique*, *thérapie* (pour peu en plus, que l'on soit psychologue) sont utilisés pour qualifier ou justifier n'importe quelle intervention, dès lors qu'elle prend place dans un contexte médico-social. Coupons court à tout fantasme soignant : à aucun moment nous n'avons travaillé dans une intention *a priori* thérapeutique –là n'était pas notre objet– ni affirmé une telle prétention. Pour autant, cette mise en garde ne nous paraît exclure une réflexion gérontologique ni sur les conditions des pratiques gériatriques, ni sur les processus mnésiques.

Réintroduire le lien social

En amont et en aval de l'intérêt historique des témoignages recueillis, ces matinées nous conduisent à nous arrêter sur certaines incidences liées à la collecte de cette parole. Introduire ainsi –et ici– cette forme d'échange, ne peut-il contribuer à une redynamisation ou remobilisation des processus d'individuation ? Indépendamment de toute visée thérapeutique, la question nous semble devoir être posée. Ne serait-ce que relativement au problème de l'exclusion qu'opère l'institutionnalisation gériatrique et/ou la maladie. *Et/ou*, car il est évident, pour qui s'interroge sur les pratiques gériatriques, que l'entrée en établissement n'est pas déterminée par les seul critères pathologiques, ni d'ailleurs par le seul critère de l'âge. S'y adjoignent toujours des raisons autres, qui touchent aux dimensions privées de l'individu, ou aux conséquences au plan privé des rouages sociaux, quand ce ne sont pas de

simples raisons sociales qui conduisent au placement. Subsistent ainsi aujourd'hui les traces d'une confusion qui remonte loin : quand misère, infirmité, vieillesse étaient confondues au sein de vénérables institutions, les Charités. Il est une autre confusion qui n'est pas moins redoutable : celle qui tend à s'opérer entre vieillesse et folie.

Dans le cadre de ce travail, le vecteur de redynamisation nous paraît résider en premier lieu dans la signification que les participants ont pu élaborer et attribuer à ces matinées. Il nous fallut en effet avant tout créer les conditions spécifiques d'une intervention qui s'insère dans le milieu sans artifice, et sans trop de perturbations. Il fut donc moins question de donner à voir, que de susciter, donner à faire et à dire, dans ce présent gériatrique dont beaucoup pensent qu'il est démuni de mémoire : de la « désorientation spatio-temporelle » du discours médical, à la « perte de mémoire » et au fameux « il retombe en enfance » du sens commun, il n'y a qu'un pas (largement alimenté par le discours vulgarisateur des médias : le traitement médiatique de la maladie d'Alzheimer est particulièrement éloquent). Autant dire que, dans cette perspective, le vieux n'est plus la mémoire. Plus, à travers ces discours et les pratiques sociales qui en découlent, s'opère un insidieux glissement de l'image du *vieux-mauvaise mémoire* vers celle du *vieux-sans mémoire*.

En concevant ce projet, cependant, l'idée que nous voulions développer – autre représentation peut-être en contrepoids – était l'utilisation possible de l'histoire pour réintroduire le lien social dans ce présent et dans ce lieu par trop marqués par l'exclusion ; réintroduire le lien social, grâce à la signification que les participants ont pu attribuer à ces matinées. Celle-ci a pu s'édifier autour de la double notion d'*intérêt historique* et d'*utilité sociale*. L'archiviste se présentant d'emblée comme demandeur, faisant appel (au sens de « lancer un appel ») à leur mémoire de Cavaillonnais, il s'est construit progressivement un schéma où ils étaient acteurs presque omnipotents de ces matinées, parce que mémoire unique et nécessaire palliant la partielle amnésie des archives de leur ville. Inversion des rôles : enfin, ils n'étaient plus *demandeur*, place que leur assigne l'institution, mais se mettaient au service d'un élément extérieur, et qui plus est reconnu institutionnellement du double point de vue de ses fonctions (archiviste de la Ville) et de la direction de l'Hôpital qui lui ouvrait ses portes.

Les vendredis de l'Histoire

Les vendredis de l'Histoire, témoignages sur Cavaillon au début du siècle, recueillis auprès de onze personnes âgées de 83 à 98 ans, ont été enregistrés par les archives de la ville sur matériel numérique (TEAC DAP-20, cassettes SONY 90mn).

Le cadre de la collecte : des conditions particulières

Opérée en milieu gériatrique, la collecte de témoignages prend des dimensions inédites, inévitablement. C'est une chose, en effet que d'interroger un témoin chez lui, en sa bastide de campagne ou son logement citadin, environné des bruits familiers, familiaux, ou des rumeurs de la ville proche. Tout autre est l'entretien avec le pensionnaire d'une institution dont il n'est souvent pas sorti depuis fort

longtemps. Ici, point de rumeurs citadines, encore moins de bruits familiaux. Ici, a-t-on envie de dire : rien d'autre que la mémoire de ceux que nous allons interroger, mémoire vive et nue au cœur même de l'oubli, compte outre les personnes, le milieu, l'institution, et arriver aussi à nous en démarquer suffisamment. Notre intervention fut introduite par le psychologue tant auprès du personnel soignant que des personnes pressenties pour participer à ces entretiens. Cette présentation liminaire devait permettre de poser les principes – donner la consigne – de ces matinées. A l'inverse, il revint également au psychologue de préparer l'archiviste à son entrée dans le monde gériatrique. Il fallut en effet à cette néophyte être guidée en un parcours tenant de l'initiation, et découvrir le lieu, l'environnement, les personnes. Conditions, stratégies particulières, pour appréhender un monde jusqu'alors inconnu.

Des personnes rencontrées (le critère de notre choix était la seule origine cavaillonnaise), certaines se montrèrent intéressées et empressées, saisissant immédiatement le principe de notre intervention. D'autres furent simplement curieuses, ravies de trouver là une occasion de passer le temps de manière agréable. D'autres encore, ne témoignèrent qu'indifférence. Quelques unes enfin, se firent rétives et agressives, nous renvoyant à notre impuissance à soulager leur mal-vivre. De fait, nous n'étions pas venus pour ça... Notre préoccupation majeure était qu'on saisisse bien, de part et d'autre, le sens de notre intervention. Elle était surtout d'éviter l'écueil d'une représentation simpliste : « encore une animation socioculturelle pour les vieux ». Nous nous placions dans une perspective tout autre et il était essentiel pour notre projet que chacun nous situe de manière adéquate. C'est tout à la fois l'archiviste et l'historienne, qui nous en donnèrent les moyens. En effet, l'archiviste de la ville/historienne (c'est ainsi qu'elle fut désignée) représentait, nous l'avons souligné, l'*extérieur de l'institution* (matériellement par sa localisation professionnelle et « idéalement », car étrangère au corps soignant), mais elle était aussi la représentante de l'*intérêt commun*, par l'attention que la cité pouvait porter à son histoire. C'est cette double appartenance – et elle seule – qui allait permettre que s'effectue une restructuration du lien social. Car de même que nous n'étions pas animateurs, les participants ne seraient pas spectateurs, mais responsables, à nos côtés, dans cette interrogation commune : Cavaillon 1900-1930. Cette notion de responsabilité vis-à-vis de l'histoire, qui se forgea immédiatement, nous semble être un des caractères essentiels de cette expérience.

Restait le choix du lieu, primordial, qui devait nous permettre de nous « extraire » de l'institution.

Lieu réservé, préservé, au sein duquel les participants purent « entrer en histoire » lorsque s'ouvraient ses portes, chaque vendredi matin. Lieu privilégié où se développèrent, dès les premiers jours, des règles propres de sociabilité, de bienséance, règles bien souvent inexistantes, rappelons-le, comme désagrégées dans le quotidien de l'institution gériatrique. Lieu, enfin, qu'ils s'approprièrent tant pour certains, qu'ils lui donnèrent parfois des allures de domaine réservé : tel curieux poussant la porte pour voir ce que nous tramions, se faisait rabrouer : « Ho ! Ici, on travaille ! » (puis, raison invoquée à notre intention : « Celui-là, il est pas de Cavaillon »).

Onze personnes au total participèrent à ces matinées. Neuf y furent assidues. Ce petit groupe de pensionnaires fut invité à réagir, lors des premières séances, autour des panneaux de l'exposition « Paroles de Cavaillonnais ». Les documents exposés

couvraient la période 1900-1930 : celle de l'enfance ou de la prime jeunesse des personnes interrogées. Certaines d'entre elles par exemple, avaient, enfants, participé en 1907 derrière les autorités du pays, à l'inauguration de cet hôpital qui les accueillait aujourd'hui.

Présenté en début de séance par l'archiviste, chaque panneau devait constituer une trame évocatrice, le fil conducteur du/des récit(s), avec de grands thèmes directeurs. Par la suite, les matinées se déroulèrent sans matériel préalable, mais autour de questions thématiques. Dans la mesure du possible, les thèmes étaient proposés à l'avance (d'une semaine sur l'autre) aux témoins, afin de ménager à leurs mémoires le temps d'une remobilisation. Le choix de ces témoins avait été déterminé dans un premier temps grâce à l'aide du psychologue, familier des pensionnaires. Le critère privilégié était bien sûr l'appartenance cavaillonnaise. Parmi ces Cavaillonnais durent être écartées les personnes atteintes de troubles mentaux graves, même si parfois, eu égard à leur passé digne d'intérêt, ces choix furent difficiles à faire. Quelques témoins (trois) présentaient des troubles néanmoins, (désorientation spatio-temporelle, difficulté d'élocution, aphasie [1]) mais avaient témoigné un si vif intérêt à l'exposé de notre projet qu'ils nous semblèrent être des témoins essentiels.

Les neuf participants assidus constituèrent un groupe relativement diversifié, tant du point de vue de la représentation féminine/masculine, de l'âge, du groupe social, et de l'appartenance urbaine/rurale. Un homme, particulièrement, se détacha du groupe et s'imposa comme maître de cérémonie. Les autres témoins se placèrent d'ailleurs volontiers sous sa coupe, lui reconnaissant autorité, eu égard à son grand âge (doyen de l'établissement) certes, mais surtout à son exceptionnelle mémoire. Intarissable sur l'histoire de sa ville, ce fils d'institutrice laïque exerça le métier de coiffeur sur la place la plus animée de Cavaillon. Grand amateur d'opéra et chanteur à ses heures, il fréquenta les milieux artistiques de son temps. Et s'il mit un point d'honneur à se tenir loin de toute évocation personnelle, intime, et à privilégier « l'intérêt historique », il nous raconta incidemment son histoire de poilu de la classe 16 qui, aviateur, combattit aux cotés de Guynemer sur le front des Flandres. Sa personnalité captivante donna véritablement « âme » à ces *Vendredis*, stimulant et conduisant la mémoire des huit autres témoins.

D'un point de vue méthodologique, ces entretiens enregistrés nous mirent en porte à faux avec les grands principes de la collecte d'archives orales.

D'une part, la présence de trois à neuf personnes s'entretenant ensemble entraînait d'inévitables problèmes techniques : chevauchement des discours, interruption de l'un, aparté de l'autre. D'autre part, on avait pris le parti d'être le moins directif possible dans le cours des entretiens, laissant rebondir à sa guise le récit de chacun. Loin de s'y perdre en de multiples méandres, le corpus s'enrichit de cette pluralité : l'évocation de l'un remobilisant la mémoire des voisins qui reprenaient tour à tour le flambeau du récit. Mémoire plurielle, nourrie de leurs mémoires uniques et pourtant semblables, se complétant, s'enrichissant, se stimulant l'une l'autre dans une même jubilation. Timides et humbles ou presque fanfarons, prolixes ou laconiques, tous trouvèrent là un espace à leur parole.

1. Aphasie : trouble du langage consécutif à une atteinte neurologique.

âge	sexe	origine sociale	*origine urbaine*	*origine rurale*
98	H	coiffeur	x	
96	F	bibliothécaire municipale		x
91	F	ouvrière	x	
89	F	s. p. (ép. expéditeur)		x
88	H	petit agriculteur		x
88	F	commerçante	x	
85	H	petits métiers (ex. : « attrape-chiens »)		x
84	H	manutentionnaire (expédition)	x	
83	H	ouvrier	x	
Total	5H/4F		5	4

Les principaux témoins des *Vendredis de l'Histoire*

Non directifs, ces entretiens ne s'éloignèrent jamais trop cependant de la question « à l'ordre du jour ». Prenant à cœur leur rôle d'*informateurs*, les participants ramenèrent le plus souvent eux-mêmes la parole dans son cours après chaque digression. De même redressèrent-ils systématiquement erreurs ou omissions (les leurs aussi bien que celles des autres), précisant, nuançant, chacune de leurs interventions. « C'est la nuit que je réfléchis le mieux : c'est plus calme (...) » nous disait l'un d'eux. Et nous l'imaginions, tirant profit de l'insomnie pour construire en détail son futur exposé ou trouver des réponses aux questions de la séance précédente. Comment, par delà cette *responsabilisation* certaine, interroger la mémoire dans ce contexte particulier ? Comment, par ailleurs, concilier mémoire collective et mémoire individuelle à travers une seule interrogation ? *(i. e.* comment formuler des questions dont puissent se satisfaire tant l'expression de la mémoire individuelle que celle de la mémoire du groupe ?)

Pour tenter de remédier à ces deux difficultés, les entretiens ont été menés en privilégiant deux types de faits, de ceux qui peuvent plus facilement « échapper à l'oubli », l'événement exceptionnel (inauguration de monuments, guerres, inondations, etc.) mais aussi, les personnalités marquantes : du maire Joseph Guis (1905-1935) à l'humble vendeuse de *limaçouns* ; les groupes sociaux caractéristiques (expéditeurs de primeurs, ou à l'inverse, portefaix), etc. L'événement qui se répète, celui du quotidien (écoles, marchés, loisirs et fêtes saisonnières), celui du travail aussi, et de pratiques aujourd'hui délaissées (« l'éducation » des vers à soie, les chardonneuses).

A travers et bien au delà de cette trame originelle surgirent en fait de multiples résonances qu'aucune typologie ne pourrait classifier sans les réduire. Richesse de ces récits mêlés, sans cesse réalimentés ; richesse aussi, des silences, pareillement éloquents ; puissance de certaines évocations tristes ou gaies ; enfin, liens progressivement renoués entre les participants grâce au fil de leur(s) histoire(s) à la fois parallèles et commune (on pense notamment à cette « ritualisation » retrouvée, du salut à chacun –lorsqu'on arrive puis lorsqu'on se quitte– qui a pris au fil des séances, de plus en plus d'importance formelle : politesse, attention, émotion).

Loin des paradigmes classiques d'étude de la mémoire et des dispositifs expérimentaux qui en découlent, la situation que nous avons proposée permet

quelques observations –sans doute bien peu originales ; rien que ne nous enseignent psychologie, neuropsychologie ou ... littérature– mais qui ont le mérite de mettre l'accent sur des variables qui n'occupent pas toutes le devant de la scène des situations expérimentales, et qui sont loin d'être toujours rappelées dans les ouvrages spécialisés.

Le temps habite l'espace : les lieux de la mémoire

La première observation, manifeste, est la nécessité qu'eurent les participants de recomposer l'espace, de recréer la géographie de Cavaillon ou plutôt, de *ce* Cavaillon dont ils devaient parler. Nous nous interrogions sur l'événement, ce qui en subsistait : ce qui s'imposa fut tout autre, éclairant de manière évidente les agencements qui accompagnent l'acte de mémoire. Nous eûmes ainsi droit à une véritable visite guidée des rues, avenues, places, les voix se répondant pour localiser les commerces, les édifices, les entreprises : au terme de notre première séance, nous eûmes mal aux pieds d'avoir tant marché. Aucun vendredi ne se déroula sans ces préalables de la déambulation. A l'évidence, ce n'est qu'une fois que le lieu est recréé, que sont dessinés ses contours, qu'alors la mémoire de l'événement, des faits, des personnages, peut se mettre à l'œuvre. Le temps, ancien, lointain, et avec lui l'événement, nécessitent d'emblée un espace à ressusciter. À tel point que de très nombreux fragments du corpus indiquent comment d'une manière radicale dire le lieu, le décrire, le recomposer, c'est dire le temps, mieux qu'aucune date ne le ferait. Le temps habite l'espace.

S'est imposé alors une sorte de va-et-vient entre lieux et événements, lieux et personnages, comme autant de liens en fait, entre le groupe et son histoire. Car sous couvert de guider les profanes que nous étions tous deux –du double point de vue de notre génération et de notre non-appartenance cavaillonnaise– cette expression d'une mémoire visuelle –ou géographique– à la fois nourrissait leur récit, et rassemblait le groupe, le ré-unissait au sein de ce dédale de lieux pour eux chargés de sens, émotionnel, mémoriel, patrimonial. Lieux forts, du monument à la baraque, du Cours à la venelle obscure. Et à travers ce jalonnement ont émergé les hauts-lieux de leur histoire cavaillonnaise, à la fois intime et collective, le lieu renvoyant à l'histoire. Ainsi, la colline Saint-Jacques appelle-t-elle invariablement l'évocation de l'ermite, ou de la riche famille Jouve. La cathédrale impose Saint-Véran, patron de la ville ; la Grand'rue porte le souvenir de François I^{er} ; et la place Castil-Blaze, ci-devant des Dominicains, évoque le couvent du XVIII^{e}, le marché aux cocons du XIX^{e}, l'école laïque des filles du XX^{e}.

La mémoire ne retourne pas à la date, pour récupérer l'événement puis éventuellement cartographier l'espace, mais au contraire ravive d'abord l'image spatiale au détour de laquelle elle rencontre l'événement. Les participants des *Vendredis de l'Histoire* énonceraient-ils à leur manière, autrement qu'avec la théorie de la relativité, la conception du monde à quatre dimensions : « le temps n'est pas un absolu indépendant des coordonnées spatiales » ? Derrière cet impératif, rien d'autre sans doute que cette loi qu'établit la psychologie sous le nom de *principe de spécificité de l'encodage*, qui n'est lui-même rien d'autre que l'effet de la très fameuse madeleine de Proust ; rien d'autre que ce que l'antique art de la mémoire avait montré : « l'art de la mémoire est avant tout un art de la vue ».

Effet de contexte et structuration de la mémoire

L'effet de contexte est déterminant dans la récupération du souvenir. Ce que notre dispositif favorisa, et qui donne toute la richesse et le foisonnement du corpus, est l'émergence de ce contexte dans et par le récit ; ces récits qui se répondirent les uns les autres, qui s'enchaînèrent pour conduire où nul ne savait qu'il irait. La dimension narrative joue ici un rôle primordial comme support de la remémoration : « la narration [peut être considérée] comme un type spécial de structure événementielle, c'est à dire une suite d'événements rapportés (...) et reliés entre eux par des acteurs communs. Il paraît évident qu'il est plus facile de raconter des histoires que de faire le récit d'une suite de cérémonies, parce que l'intrigue, la logique de la narration, le fil conducteur fourni par la permanence des acteurs jouent en eux-mêmes le rôle d'un souffleur. » Le récit, par cet effet de contexte qu'il restitue, structure la mémoire, l'organise. Et d'autant plus qu'il s'inscrit dans un échange, d'une part entre collatéraux, descendants d'une même famille (Cavaillon, en l'occurrence) et par là même d'une même époque, d'autre part entre générations où l'une *apprend, transmet* à l'autre. Cet échange, seconde composante essentielle de notre dispositif, a pour vertu de contrarier le souvenir, de forcer en conséquence la nuance et la précision, non pas celles de la datation proprement dite mais celles qui appartiennent à la contradiction, à la pensée critique. Ils durent s'expliquer, rendant ainsi la complexité du fait social qu'est le fait historique, sans que le tiers que nous étions eût à intervenir.

La mémoire ne récupère pas l'information comme une lettre dans une boite. Récupère-t-elle même de l'information ? Elle rencontre du sens, des significations. Aussi, le paradigme informatique de l'activité mnésique nous semble-t-il particulièrement réducteur. Le récit qui structure la mémoire, amenant, ramenant ce que l'individu ne savait même plus avoir à sa disposition, *en mémoire*, nous oriente vers le point central de toute activité humaine : celui du sens. Le récit, parce qu'il est mise en ordre, attribue et restitue du sens aux événements remémorés. Effet de sens privé certes, mais aussi et surtout significations plus générales, qui elles révèlent tout un ensemble de représentations.

D'une part, l'acte mnésique qu'offre le récit, engage ainsi dans une structuration cognitive. De ce point de vue la mémoire n'est pas rétention puis réactivation à la demande, mais activité intellectuelle insécable, et au delà engagement de l'individu dans sa totalité. D'autre part, l'acte mnésique est un acte qui contrairement à son apparence n'est pas orienté vers un arrière, vers un « avant », mais tout entier centré dans le présent. Il révèle, et c'est en ce sens qu'il intéresse l'historien – jamais très loin du sociologue – les représentations historiquement constituées, l'idée que l'on garde d'une époque. Idées et représentations qui se sont formées alors, mais aussi qui se sont transformées avec le temps, et qui demeurent dans le présent, considérées ici et maintenant.

La mémoire nous disant le passé, nous dit tout autant le présent dans l'acte même du récit et de l'échange. L'événement rapporté exprime à la fois le fait lui-même et sa représentation à la fois passée et actuelle.

Les temps de la mémoire

Temps au pluriel. Car à travers ces témoignages, ne s'exprime pas un, mais *des* temps. Temps ou temporalités différentes qui se sont manifestés tout au long de ces entretiens, et que nous tentons ici de classifier. De fait, la mémoire n'est pas dite au passé singulier, elle n'exprime pas, globalement, *le* temps passé, mais une suite de différents temps réactivés. Ainsi, le temps de la mémoire serait un entrecroisement de temps différents. Et ces temps-là ne sont pas fonction d'une personne. Il n'y a pas un temps par individu, ou par groupe, comme il existe une mémoire individuelle, intime et personnelle, et une mémoire collective : mémoire d'un groupe social, d'une entreprise, d'une institution. Le temps de la mémoire s'exprime après une sorte de catégorisation mentale qui classe, et qui hiérarchise : expression inconsciente de jugements idéologiques, du contexte socio-historique, bref, des représentations collectives.

Le récit suit ainsi un rythme à 5 temps :

1) le *temps daté*

C'est le temps de l'événement exceptionnel et du –socialement admis comme– *mémorable*. Celui de l'inauguration de l'Hôpital et du monument Gambetta : « c'était en 1907 », celui d'une terrible inondation, d'un incendie, du décès de l'ermite, etc. Le temps daté est, dans notre corpus, statistiquement rare, puisque soumis justement au caractère exceptionnel de ce qu'il désigne. Similaire, est le temps daté mais de manière moins précise : « c'était *vers* 1909 », qui apparaît par contre beaucoup plus fréquemment.

2) le *temps-rupture*

Il s'exprime toujours en référence à un *avant* et un *après* : « avant 14 » ou « après la guerre ». C'est un temps qui exprime la rupture, la fracture : « La première fois que les femmes se sont coupé les cheveux à la garçonne », « c'est après la guerre ». Toute la différence tient dans cet « après » où plus rien n'a été pareil.

3) le *temps imprécisé* ou l'expression au passé

Celui-ci désigne juste « ce temps-là », le temps dont il est question, comme une évidence et sans qu'il soit besoin de préciser. « Ce temps-là », c'est comme une formule rituelle qui restitue au récit, régulièrement, sa fonction d' »expression au passé ». Comme l'expression du conte a besoin d'un « Il était une fois », le témoignage du passé a besoin de formules particulières : on dira « à l'époque », « à ce moment », « dans le temps » : « Dans le temps, y avait pas la sécurité sociale ». Ce temps est juste (et c'est là l'essentiel) l'expression d'un passé révolu, dans ce qu'il s'oppose à aujourd'hui. D'ailleurs, à ces formules s'ajouta souvent le corollaire : « c'est pas comme maintenant. »

4) le *temps du sujet* (ou d'une vie), dans le sens où il s'inscrit, où il prend pour repérage l'espace de la vie du témoin.

Il s'exprime par les formules « C'est plus vieux que moi », « J'étais jeune à l'époque », « Je l'ai pas connu, ça, c'est plutôt ma grand'mère » Jamais, par contre, ils ne diront le fameux « De mon temps » pour « quand j'étais jeune » et peut-être est-ce là une marque supplémentaire de la responsabilité dont ils avaient pris charge : parlant à l'historienne et parlant pour l'histoire, œuvrant pour une

Fig. 1.

mémoire collective, ils ne se l'autorisèrent pas. De même, l'évocation des événements n'a-t-elle pas donné lieu à une « nostalgisation » autour du passé. Ou plutôt, si une nostalgie toute individuelle apparut parfois lors d'une évocation, elle se fondit aussitôt après dans celle, gaie et enjouée, reprise par le groupe. Le lien social –et le collectif– élevant l'histoire comme un rempart face à toute expression d'intimité et de douleur –la nostalgie– pour la sublimer et n'en exalter que le positif et le réjouissant.

5) le *temps de l'histoire*

Il témoigne d'une puissante appropriation de ce temps-là, qui n'est pourtant pas celui de la vie du témoin, mais celui de la vie de la Cité, et qui s'insère dans un temps collectif et sur plusieurs siècles. Et les rapports sont entretenus si étroitement avec cette histoire séculaire et commune, qu'on est parfois interloqué du ton familier, « comme si vous y étiez », du récit : « François I^{er}, quand il est venu à Cavaillon, il a remonté la Grand'rue pour aller jusqu'à la cathédrale. » Ou encore, à propos du saint patron de la ville (évêque au ... VI^{e}siècle) : « Saint Véran, il habitait sur la place de l'Évêché ». On l'évoque comme une figure familière, bien plus, comme un voisin, en toute simplicité. Quitte-t-on ici le domaine du *témoignage* ? On l'aborde en tout cas sous un angle différent, celui du rapport entretenu entre un groupe et son histoire. Dans l'expression de ce temps historique, on quitte le Cavaillon 1900-1930. On s'éloigne du fait vécu. Mais pour toucher au plus près les relations d'interférence, d'assimilation, d'intégration, d'intimité presque, qui lient la mémoire de l'individu, via celle du groupe, à son histoire. Où mieux qu'ici

peut-on « postuler l'adéquation de l'individuel au collectif et transposer à tâtons dans le champ du social, des notions –inconscient, symbolisation, censure, transfert– dont, au plan individuel, la notion n'est ni claire, ni sûre. » [1] Ces quelques 30 heures d'entretiens nous donnent de ce postulat une illustration magistrale.

Mené sur une durée relativement longue et de façon régulière, notre travail a singulièrement dépassé l'objectif de départ. Il a pris corps et sens au fur et à mesure, transformant la *mémoire-histoire* individuelle en *mémoire-patrimoine* collectif. Et il fut dès lors moins question de fixer et préciser l'histoire de Cavaillon, que de mettre en lumière la reconstruction des événements dans le temps et la mémoire des hommes et femmes que nous interrogions. Les avons-nous, d'ailleurs, tellement interrogés ? Ou cette position de demandeur dans laquelle nous nous étions placés d'emblée, n'était-elle que le prétexte pour qu'ils « endossent leur manteau de passeur », et nous disent *leur* Cavaillon ? Trait d'union entre passé et présent, ils nous ont conduits, et nous avons embarqué, au fil de leurs mémoires singulières, pour un voyage dans la mémoire patrimoniale cavaillonnaise. Nous nous sommes, ensemble, « pliés au devoir de mémoire » et les multiples faisceaux éclatés de leurs mémoires singulières, soudain convergents, ont formé l'unité symbolique cavaillonnaise.

Hélène CHEVALDONNÉ
Archiviste de la Ville de Cavaillon

Georges BLEIN
Psychologue,
Centre Hospitalier de Cavaillon
(services de gériatrie)

ANNEXE
Les vendredis de l'Histoire (extraits)

L'armistice [20. 05. 94]
M^me^ S. : Ca, je me souviens un peu ... Je me rappelle de la fête ...
M. Ch. : Non, ça me dit rien. – *Quel âge aviez-vous ?* Ah ! ?... Je suis de 10.
M. C. : L'armistice, ça a été une délivrance pour tous ! Un soulagement ! Les boches ont été défaits.
M^me^ M. : Oh oui ! Si je m'en souviens ! Je comprends !
M. R. : Ah, j'étais encore à l'école ... Aaah ! Pour souvenir, y a des souvenirs ! Oui, il y a de quoi se souvenir, quand même ! – *De quoi, alors ?* – Ben, c'était la guerre, mon père était au front, au 118^e^ régiment ... c'était surtout un régiment des ... anciens, ça. Il a été décoré, quand même, de la Croix de Guerre, pour le peu qu'il est resté au front. Y avait ma mère pour mener la ferme, nous, on était enfants, moi j'étais le plus jeune là, ben, quand même je travaillais un petit peu ... Oui, c'était une époque tout à fait bouleversante, ça. – *Et le 11 novembre ?* – Aaah oui ! Ca a été une joie ... [pleurs] ... impeccable ! ... Je vais pas pleurer, quand même ! ... Eh, si ... »

Les chardons (15. 04. 94)
M. C. : Les chardons, y avait trois usines : il y avait une usine sur la route du cimetière...Guende, on l'appelait ; une dans la Grand'rue, c'était Chenel ; et Duckers, sur l'avenue du Pont.
M. Ch. : Ils se servaient des chardons pour peigner le drap : y avait pas de machines.
M. C. : En Angleterre, ils s'en servaient beaucoup, et puis à Lyon.

1. Paris : Gallimard, 1984. Vol. 1, p. VII.

M^me^ C. : Ca gratte, ça ! J'y ai travaillé, moi. Pas beaucoup, ça me plaisait pas. Le travail, c'était nettoyer les chardons, les arranger, quoi. – *Et on avait des gants ?* Ah, non alors ! À cette époque ? [rire] On y allait avec les mains ! Ah, oui ! Parce que vous savez, y avait de braves épines !
M. C. : On coupait les queues, là, on les mettait à nu.
M. Ch. : On les calibrait, on taillait un peu la tige... Il y avait quelques hommes, là, ils les mettaient dans des grandes caisses. Mais ils employaient une bande de femmes, hé ! Oh là là !
M. R. : Nous c'était pas notre récolte. On faisait la betterave, le melon, la tomate, mais pas des choses comme ça, pour l'industrie.
M. C. : Le chardon, c'était comme un champ de blé, mais c'était un champ de chardons. »

Les vers à soie (15. 04. 94)
M. Ch. : Ca se faisait en campagne : la famille du fermier ou du propriétaire de la campagne.
M. R. : Ah ! le cocon, c'était le magnan, le ver à soie qui le faisait.
M^me^ C. : C'était un œuf, on le nettoyait.
M. C. : Le ver à soie, il faisait le cocon sur un machin de bruyère, et il s'enfermait dedans. Et puis, il devenait papillon. Je me rappelle, quand j'étais gosse, on attendait pour voir les papillons.
M. R. : Il s'enfermait dans le cocon, et puis on le trempait dans l'eau bouillante pour attraper le fil. Avec l'eau bouillante, ça lâchait un peu le fil, c'était plus facile.
M. C. : Au marché, on vendait la feuille de mûrier, l'arbre, pour nourrir les vers à soie.
M. R. : Oui, c'est vrai que le mûrier, y avait des gros arbres qui poussaient au bord de la route, c'étaient des mûriers, pour nourrir les magnans, les vers.
M. Ch. : Alors, une chose que... vous allez rire... quand les vers à soie étaient un peu gros, là – parce qu'ils bouffaient, hein ! (excusez-moi) – et ben, j'ai toujours entendu dire qu'il fallait pas qu'une femme, quand elle était ... indisposée, pénètre là dedans : dans la salle des vers à soie. Cà, je l'ai toujours entendu dire ! – *Mais c'est un travail plutôt fait par les femmes ?* En principe, oui. Les hommes travaillaient aux champs et les femmes s'occupaient des magnans, pardi ! – *L'élevage durait combien de temps ?* M. R. : Ah ! ça ... il faudrait se rappeler ... C'est pas facile : on était pas vieux, hein ! Ils s'enserraient dans le cocon, ils s'entouraient de fil tout autour, et puis il venait une petite bête, que quand c'était le moment, elle trouait le cocon, et elle prenait des ailes, quoi. Et ils allaient faire des œufs pour l'année suivante ... et ça repeuplait encore ! Les œufs, ça faisait des petits grains et il fallait les chauffer pour les faire éclore, je sais. Alors on les mettait dans le lit des chambres : dans des boites en carton un peu solide, là, comme ça, ils avaient la chaleur du lit. C'est naturel, ça. Il fallait pas qu'ils soient trop chaud ni trop froid. Alors dans le lit, ils étaient à la température normale.
M. Ch. : Il en sait plus que moi, sur les cocons !
M. R. : Moi, mes parents et mes grands-parents, c'étaient de grands éleveurs pour les cocons, pour le magnan.
M^me^ M. : Oui ! Le magnan ! ... Et les femmes qui ramenaient la feuille [de mûrier] c'étaient les magnanarelles.
M. Ch. : Eh ! Tous les jours, là, il fallait ramasser un peu de feuilles !
M. R. : Ca grignotait ... Quand ils grignotaient, ça faisait un bruit, ça, vous savez ... tous à la fois ! Ca faisait un bruit dans les oreilles ! *cha-cha-cha-cha-chaw* on entendait !
M. C. : A Castil-Blaze, il y avait un marché : mon grand-père pesait les cocons, il était courtier en soie. Il allait voir ceux qui les faisaient, il ramenait une balle de cocons et puis ils les pesait et les faisait expédier. (...)
– *Finalement, c'est plus joli de dire magnan plutôt que ver à soie ...*
M. Ch. Ah, ben, magnan ... c'est plus courant. »

1917, avec le capitaine Guynemer [13. 05. 94]
M. C. « J'ai été mobilisé en 16, en avril et on m'a envoyé faire ma formation à Bron, près de Lyon, il y avait un aérodrome. – *Vous y êtes resté combien de temps ?* Oh, pas longtemps, après on m'a envoyé dans le Nord, et de là, en Belgique. – *Et quand vous êtes arrivé en Belgique, Guynemer y était déjà ?* Oui, c'était à la frontière franco-belge. Les avions de chasse qu'on avait, c'était le Spad et le Neuport ; lui était derrière, moi devant, à la mitrailleuse... C'était un type très gentil, c'était un bon capitaine ! Il avait deux ans de plus que moi, il était de la classe de 14. Alors, on montait dans l'avion, on avait une bande de cartouches, et les avions allemands, quand on les rencontrait : pan

pan pan pan. Les avions partaient seuls, ils combattaient seuls : c'était au plus malin. Guynemer, il était très fort pour conduire son avion : il plongeait, il remontait sous l'avion allemand. Il avait eu je sais pas combien de combats gagnés, Guynemer, et pourtant, il a été descendu... les boches le craignaient, alors ils ont fini par le descendre. C'était un type très courageux. Ah !... drôle d'époque.
– *Et le « Groupe des Cigognes » ?* Ah, oui ! Les Cigognes ! C'est Guynemer, le Groupe des Cigognes.
– *C'était votre groupe aussi ?* Eh oui ... (...) La première fois que je suis monté en avion, c'était en 17.
– *Et on a peur ?* (rire) Pas tellement ... Forcément, c'est comme un poilu qui part à la ... baïonnette : c'est le premier arrivé qui embrochera l'autre ! Oui ... c'est pas rigolo ... »